L'explication d'orientation encyclopédique

Remarques sur un régime discursif

Jean-Claude Beacco

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/602>

DOI : 10.4000/cediscor.602

ISBN : 2-87854-038-7

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Pagination : 33-54

ISBN : 2-87854-038-7

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Jean-Claude Beacco, « L'explication d'orientation encyclopédique », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne],
1 | 1993, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/602> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.602>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

L'explication d'orientation encyclopédique

Remarques sur un régime discursif

Jean-Claude Beacco

1. Un corpus bipolaire

- 1 1.1. Ce paquet de textes médiatiques a été constitué thématiquement sur la base d'un événement identifiable à travers une catégorie journalistique, celle de « catastrophe naturelle ». Il a été érigé en corpus à partir d'une hypothèse opératoire ordinaire, à savoir qu'il serait possible d'y repérer, comme dans d'autres productions textuelles, des fonctionnements discursifs de l'ordre de la transmission didactique et/ou de la divulgation scientifique, à ceci près que dans le cas présent l'identité sociolinguistique des textes est floue (« articles » de presse).
- 2 Cette relative indétermination de la place de ces textes dans les flux de circulation de la connaissance conduit ainsi à s'interroger sur le fonctionnement linguistique de tels textes qui ne relèvent ni de l'enseignement (appropriation des connaissances) ni véritablement de la vulgarisation scientifique (comme information sur l'activité des chercheurs et travail intralingual sur leur discours en vue de les rendre lisibles/intelligibles). Elle conduira de la même manière à s'interroger sur l'identité d'une telle forme discursive par rapport à d'autres déjà repérées et décrites dans les travaux relatifs aux discours primaires et à leur circulation à l'extérieur de leurs communautés langagières d'origine.
- 3 Le choix du corpus « San Francisco » comme corpus critique se justifie *a priori* par la complexité des conditions de production de cet ensemble de textes extraits de trois quotidiens (mais on ne s'interrogera pas ici sur la variable : caractéristiques sociolinguistiques et en termes de capital scolaire de ces lectorats). S'y trouvent effectivement mobilisés des scripteurs de statuts différents et qui disposent de formes diverses de recours aux bases documentaires nécessaires à la « couverture » de

l'événement : journalistes basés au siège du journal, correspondants permanents détachés, envoyés spéciaux.

- 4 Cette multiplicité des conditions de production, qui peut avoir sa source dans une pluralité de modes de relation aux intertextes disponibles (ou à des intertextes distincts), semble se manifester à la surface de ces trois ensembles textuels (*Le Figaro*, *Le Monde*, *Libération*). Des caractéristiques iconiques ordinaires (variations de corps, romain vs italique, complexité des intitulés : présence de surtitres, sous-titres, mise en page) invitent à hiérarchiser ces aires scripturales (une ou plusieurs pages) : on peut identifier des textes assimilables à des articles (titre à la une, reprise en page intérieure), accrochés à l'événement (le tremblement de terre), escortés, à la manière d'un paratexte éclaté, d'autres segments textuels, eux-mêmes variés (certains se donnent comme des articles) mais comme subordonnés aux « papiers » centrés sur la catastrophe : ils les suivent ou sont englobés par eux.
- 5 Cette bipartition se manifeste aussi linguistiquement dans les intitulés qui, dans leurs repérages temporels (et parfois spatiaux) tendent soit vers **le spécifique/actualisé** soit vers **le générique/non actualisé**. Cette distribution des déterminants et des marqueurs spatio-temporels correspond à l'ancrage des textes dans l'événement singulier (le tremblement de terre du 19 octobre 1989 survenu dans la ville de San Francisco) ou à des textes annexes ne traitant pas de l'événement mais de ce qui en rend compte (déplacement des plaques tectoniques ; activité des failles coulissantes, etc.).
- 6 **1.2.** Une telle structuration est donnée à lire aux consommateurs, comme en témoignent par exemple les textes du Figaro (19 octobre). On peut y identifier :
- 7 ● un texte directeur, amorcé à la une, développé p. 8 (« Sans Francisco : 272 morts en quinze secondes », sous-titre : « La secousse a surpris... ») et flanqué par deux autres textes (« Le pont de l'horreur », p. 8., sous-titre : « La double voie... s'est totalement disloquée » ; « Les États-Unis sous le choc », p. 11, sous-titre : « Les Américains savent que... mais la catastrophe de mardi les a vivement frappés »)
- 8 ● des textes satellites : « San Andreas ou le déchaînement des forces souterraines », p. 10, titre, où les effacements de surface n'empêchent pas de reconstruire un repère locatif et non temporel, homogène avec le sous-titre au présent générique : « L'État le plus peuplé... subit plus de 15 000 séismes par an », lequel colore le passé composé qui suit (« on y a installé »...) en non-ponctuel ou plutôt non événementiel.
- 9 Sont probablement de même nature les textes et documents qui bouclent le dossier en p. 11, et dont l'aspect historique, décroché de l'événement, est patent « Déjà en 1906,...Les précédents » : simple chronologie énumérative ; nouveau décrochage, local cette fois : l'encadré relatif à une autre zone sismique « La grande peur du Japon ».
- 10 Présentent un statut intermédiaire entre l'ancrage et le décrochage spatial ou temporel, deux interviews de spécialistes (un volcanologue, le directeur de l'Institut de physique du globe) excédant spatialement (région de San Francisco) et temporellement l'événement (« catastrophe prévisible » – titre, p. 11 ; « une réplique dans les 24 heures » – titre, p. 11), c'est-à-dire qu'elles sont rapportées à la classe d'objets « séismes » mais qu'elles sont situées en tant qu'objets discursifs et présentées sous une forme question-réponse qui leur assure l'immédiateté énonciative.
- 11 Cette organisation de l'intertexte est visible quotidien par quotidien et apparaît tout aussi clairement dans *Le Monde* (19 octobre, p. 13) où les deux articles (dont l'un

développe le titre de première page) englobent trois textes : « Magnitude et intensité », « Le glissement inexorable de l'ouest de la Californie » et « Déjà au début du siècle »... Seul ce dernier est situé par rapport à l'événement représenté alors que les deux autres se donnent liminairement comme hors événement : une sorte de longue durée dans « Le glissement inexorable » avec un singulier, comme hyperonymique, introduisant du continu là où l'on pourrait voir une succession de singularités, « les séismes » ; absence de repérage dans « Magnitude et intensité », marquée par l'article zéro et le singulier.

- 12 À preuve de cette répartition première des textes du corpus, on notera qu'un même référent peut être représenté du côté de l'événement ou hors de cette perspective : ainsi en va-t-il du « pont/viaduc », événement dans *Le Figaro* (« Le pont de l'horreur », 19 octobre, p. 8) et hors événement dans *Libération* (« Un viaduc rigide et vulnérable », 19 octobre, p. 11). Cette oscillation des angles de représentation qui préside à la mise en discours révèle, à son tour, une stratégie d'ensemble très spécifique qui pourrait caractériser en première instance cet ensemble de textes.

- 13 **1.3.** Les différences d'ancrage énonciatif signalées, toutes fragiles qu'elles sont, balisent, à leur manière, un dispositif de mise en texte particulièrement original, à savoir la distribution, sur au moins deux séries de textes, de fonctions discursives souvent conjointes : la mise en texte de l'événement et la mise en perspective de celui-ci, elle-même mise en texte. La fonction descriptive/narrative semble dévolue aux textes directeurs, la fonction explicative/interprétative aux textes satellites, distingués des précédents mais subordonnés spatialement à ceux-ci. Les textes dits jusqu'ici annexes relèveraient très exactement de l'explicatif au sens de M.-J. Borel (1991)¹ :

[...] avant de pouvoir être interprétée et évaluée dans sa portée cognitive, une explication doit d'abord avoir été reconnue comme étant un type de communication, un genre de discours parmi d'autres possibles. Un tel discours répond à une demande d'information à propos d'un événement, en montrant quelles relations existent entre des parties d'une situation et ce qu'on peut en attendre.

- 14 Étant donné la nature du savoir mobilisé à des fins explicatives, il a été confié (confiné ?) à des segments textuels présentant une identité forte, soulignée par leurs délimitations spatiales ou par l'importance qui peut leur être accordée par rapport aux textes directeurs.
- 15 Ces derniers s'apparentent essentiellement aux reportages dont ils partagent des caractéristiques d'écriture comme :
- 16 ● l'attaque « *in media res* », abrupte, sans autre cadrage sémantique que les intitulés : « Un pont qui s'effondre comme un château de cartes »... (*Le Figaro*, 19 octobre, p. 8, col. 7) ;
- 17 ● la présence de citations ou de propos rapportés de témoins : « That was the big one, that was the big one » s'écrit Michael Stanton, architecte dans le quartier financier (*Libération*, 19 octobre, p. 10, col. 2) avec leur mise en scène énonciative attendue (verbe opérateur, ici décrivant physiquement renonciation ; caractérisation de l'origine énonciative) ;
- 18 ● les effets de réel : présence de noms propres non explicités (« Dans le quartier de Marine Country, un gigantesque incendie a ravagé »... – *Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 2) ou définis (« ...au principal stade de la ville, à Candlestick Park »... – *Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 1) ; présence de termes empruntés à la langue locale, traduits ou non ("...alors que des milliers de commuturs (banlieusards) rentraient chez eux..." – *Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 1 ; « Mais à 17 h 04, 26 minutes avant le coup d'envoi, ce

n'était pas un home run de la star des SF Giants mais..." – *Libération*, 19 octobre, p. 11, 2^e col.) ;

- 19 ● la présence multiple de l'énonciateur à travers les notations appréciatives (voir Beacco, 1985).
- 20 On pourrait avancer que ces textes événementiels ne présentent qu'une très faible composante didactique/de divulgation dans la mesure où ils ont à transmettre des informations factuelles dont la mise en perspective est assurée par d'autres textes situés au voisinage immédiat. A preuve la quasi-absence d'élucidation lexicale, dans cette partie du corpus, de termes comme : « magnitude de 7,4 sur l'échelle de Richter »... (*Le Monde*, 19 octobre, p. 19, col. 1), "(La secousse) de mardi, avec 6,9 d'amplitude, est la plus grave » (*Le Figaro*, 19 octobre, p. 11, col. 3). Et surtout l'absence de dimension explicative, pourtant caractéristique du travail d'interprétation des données recueillies par le journaliste qui prennent la forme de véritables propositions d'action, en lieu et place des « acteurs sociaux » (par exemple, à propos de la Guadeloupe, dans une série de reportages : « ... Mais un choix reste à faire. Veut-on attirer les Américains ? Alors il faudra améliorer le service et régler les problèmes d'hygiène... » – *Le Monde*, 11 septembre 1984, p. 12 col. 5).
- 21 À ce point, il semble donc légitime de se donner comme objet d'analyse le fonctionnement d'un sous-ensemble de textes « explicatifs » à distinguer de celui des textes dits à dominante strictement narrative qui ne font appel à aucun savoir scientifique parce que celui-ci n'est pas de nature journalistique (comme la connaissance du dossier) et qu'il n'est probablement pas immédiatement consultable sur place (article des correspondants).
- 22 **1.4.** Les textes non événementiels du corpus seraient donc susceptibles de constituer un ensemble homogène caractérisé par un régime discursif descriptible. Régime discursif et non genre (comme reportage ou éditorial) puisque, n'ayant pas reçu de dénomination dans le métalangage naturel, il n'est pas perçu comme doté d'une identité forte. Le fait, vérifiable ici, qu'il puisse se réaliser sous forme de véritables articles tout autant que de simples encarts, dont le statut hésite entre le texte et la note, incite à préférer *régime discursif* à *genre textuel* qui présente un degré d'identité linguistique supérieur.
- 23 On entendra ainsi par régime discursif des combinaisons stabilisées de marqueurs linguistiques solidaires dotant d'une identité, autre que de contenu, des segments de textes (délimitables) ou des « couches » de ceux-ci, affleurement d'opérations énonciatives ou référentielles actualisées sur l'axe syntagmatique de manière disjointe.
- 24 La pertinence de ce groupage des textes non événementiels demeure cependant à démontrer puisqu'on ne saurait se satisfaire d'un raisonnement *a contrario*, l'identité des textes événementiels permettant de postuler des apparentements entre les textes « explicatifs » du corpus. Il conviendra, ultérieurement sans doute, de prendre en compte un ensemble de genres textuels ou de régimes discursifs proches, de manière à cerner contrastivement leur identité discursive comme :
- 25 ● les reportages, événements non scientifiques à interprétation non scientifique ;
- 26 ● les textes relatifs à des événements scientifiques entrant nettement dans les flux de la divulgation, dans des supports médiatiques non spécialisés mais dans des sections spécialisées de ces supports qui peuvent emprunter la forme du scénario cognitif « découverte », commandant une mise en texte narrativisée (cf. un texte à verser au

corpus : « Dans les coulisses du Tibet », section Sciences et médecine – *Le Monde*, 21 février 1990);

- 27 ● les articles relevant d'un événement non scientifique mais qui appelle une interprétation scientifique (les textes événementiels de notre corpus) ;
- 28 ● le régime discursif d'explication encyclopédique, à l'oeuvre dans les textes à fonction d'interprétation, relatifs aux textes de la catégorie précédente et qui ne surgiraient qu'avec eux.
- 29 Cette série serait représentée dans notre corpus par une dizaine de textes (les 3 encadrés du *Monde*, p.13, 19 octobre ; l'article : « Un tremblement de terre annoncé » – *Le Monde*, 20 octobre, p. 16 ; « San Andreas ou... » – *Le Figaro*, 19 octobre, p. 10 ; « Séismes pris de vitesse » – *Le Figaro*, 21/22 octobre p. 21, et quatre articles de *Libération* du 19 : « Un viaduc... », « Le parasismique... », « Et pourtant elle tremble... », « La difficulté des prévisions... », auxquels nous consacrerons désormais l'essentiel de nos remarques.

2. Intertextualités : collage et amalgame

- 30 2.1. Comme prévisible s'agissant de diffusion de connaissances et d'explications de nature scientifique, le sous-ensemble de textes dessiné dans le corpus est caractérisable au niveau des relations intertextuelles qui y sont construites avec des discours « antérieurs », mobilisés précisément par l'interprétation qu'ils sont en mesure de fournir d'un événement. Cette intertextualité est avant tout d'orientation métadiscursive, et plus généralement paraphrastique (voir par exemple les descriptions de M.-F. Mortureux, dont Mortureux/Petit, 1989).
- 31 Mais l'activité du paraphrasage n'est pas observable exclusivement au niveau lexical puisque des segments textuels venus d'ailleurs sont incorporés au texte récepteur. La présence de l'intertexte est susceptible de se manifester sous des formes multiples dont est exclue – évidence, à souligner cependant – la citation avec référence des textes primaires. L'intertextualité peut tendre à mettre en relief l'hétérogénéité discursive (pour reprendre J. Authier, 1982) en conservant ou accentuant l'identité linguistique originelle du segment incorporé.
- 32 Cette activité peut au contraire en gommer les sutures, en assimiler la forme, se les approprier, homogénéisant l'hétérogénéité de manière à produire une surface lisse. Dans le cas présent, on se trouvera en présence d'une véritable intertextualité ou, à l'autre pôle, d'une inter épistémè, circulation d'« énoncés de connaissance » qui s'effectue en dehors de toute référence à une origine énonciative (écrite ou orale) et/ou scientifique, laquelle pourrait être caractéristique d'une écriture de sédimentation encyclopédique.
- 33 Pour caractériser linguistiquement une intertextualité, la distinction discours direct/indirect se révèle particulièrement fruste. Après d'autres, nous utiliserons donc une description discrète : les choix discursifs qui président au montage linguistique de l'intertexte portent sur les formes de l'origine énonciative/épistémique, sur celles des segments incorporés, et éventuellement sur celles des opérateurs introduisant ces segments. La mise en texte des sources de l'intertexte s'effectue au moyen d'une série de marqueurs qui établissent un continuum entre l'actualisation maximale (sous forme dénonciateur) et l'absence de source-origine. On ne relèvera ici que les premières

occurrences dans les textes de ces repérages, celles qui les suivent dans le fil du texte pouvant recevoir des allègements anaphoriques :

- 34 ● la source intertextuelle est représentée comme origine énonciative : nom propre (prénom), détermination du locuteur (fonction, statut, ou localisation) embrayant sur une citation : « “C’est vraiment très rare” explique Michel Virlojeux, chef de la division des grands ouvrages au service d’études techniques des routes et autoroutes (SETRA) » – *Libération*, 19 octobre, p. 11, col. 4 ;
- 35 ● avec des effets d’indétermination, l’origine énonciative s’actualise à travers un générique humain (pluriel) : « les géophysiciens ont pu découvrir que... » – *Le Figaro*, 19 octobre, p. 10, col. 5 ;
- 36 ● on passe d’une origine énonciative à une origine lexicalisée en terme de types de texte ou processus intellectuels représentant presque métonymiquement le locuteur (étude, analyse, enquête, recherche), avec une propension à la pluralité, degré d’indétermination supplémentaire. On aurait là une origine épistémique : « Fait exceptionnel, ces études ont permis de montrer également que... » – *Le Figaro*, 19 octobre, p. 10, col. 4, à côté de « Les travaux de Bernard Minster, géophysicien.. » – *Le Figaro*, 19 octobre, p. 10, col. 6 ;
- 37 ● les mêmes marqueurs que précédemment mais hors de la fonction syntaxique de sujet de l’opérateur d’intertextualité (d’après, selon, opérateur en incise, agent, etc.) : « ... Tous les 140-145 ans en moyenne, d’après Kerry Sieh, la Californie... » – *Le Figaro*, 19 octobre, p. 10, col. 4 ;
- 38 ● effacements de l’origine énonciative/épistémique laissant des traces et désignant sa fonction en creux (on, impersonnalisation, passivation sans agent,...) : « ce séisme fut le premier à être étudié d’une façon aussi approfondie » – *Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 6 ; « Maintenant on sait que la croûte terrestre... » – *Libération*, 19 octobre, p. 12, col. 1 ;
- 39 ● absence totale d’indication d’origine du moins dans le voisinage gauche immédiat, celle-ci pouvant toujours dominer le segment, en apparence libre, de loin : « Lentement, inexorablement, les deux plaques se frottent l’une contre l’autre », en attaque de paragraphe ; en clôture du paragraphe précédent : « “...” » précise Xavier Le Pichon, professeur au Collège de France, le premier à avoir décrit les plaques principales qui forment la croûte terrestre » – *Libération*, 19 octobre, p. 12, col. 1 ; « Bien entendu, le frôlement des deux plaques l’une contre l’autre n’est pas uniforme... », où le scripteur s’approprie énonciativement un énoncé sans source épistémique – *Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 4 ;
- 40 En ce qui concerne la forme des segments constituant l’intertexte, on peut utiliser une tripartition désormais classique (voir C. Fuchs, 1977) :
- 41 ● citation : comme reproduction exacte, littérale ou légèrement ajustée au contexte syntaxique, mise en évidence spatialement (guillemets) et iconiquement (italiques). Les segments cités, très visibles, peuvent se développer sur une phrase, une série de phrases ou être intégrés à une phrase, de manière cursive, ce type d’insertion concernant des syntagmes nominaux ou des propositions : « En l’occurrence, explique Xavier Le Pichon, il faut déterminer, après le tremblement de terre de San Francisco “sur quelle longueur s’est faite la cassure (de la croûte terrestre), et sur quelle hauteur” », citation « partielle », puisque l’opérateur « déterminer » n’est pas porté au

compte de l'énonciateur mis en scène, avec glose interne et probablement préalable (spécification de tremblement de terre) – *Libération*, 19 octobre, p. 12, col. 2.

- 42 ● paraphrase comme réécriture clairement rattachée à la matérialité du texte reformulé, par équivalence ou par spécification (C. Fuchs): « “...” s’écrit Tazieff ... Cinquante fois plus violents que ceux de 3 et dix fois moins nombreux... » Tout serait donc une question d’occurrence des tremblements », paraphrase en tête de paragraphe, suivie immédiatement d’une nouvelle citation non explicitement rapportée à un énonciateur, ici paraphrase de voisinage par spécification – *Libération*, 19 octobre, p. 12, col. 2 et 3.
- 43 ● représentation lointaine des textes, sans présence immédiate, mais à travers une évocation indirecte produite par un travail de sélection, interprétation, synthèse, lecture privilégiant un certain angle d’attaque, etc., qui peut aboutir à une simple mention (évocation compacte d’un texte, réduit en une phrase ou une proposition): « “...” explique Michel Virlojeux... “...” », « En deux mots, quand un pont... » (en attaque de paragraphe : résumé) – *Libération*, 19 octobre, p. 11, col. 4.
- 44 Enfin dans le cas de citations interviennent des opérateurs, déjà signalés, introducteurs de discours ou de savoir rapportés, qui peuvent être des modaux de jugement (considérer, penser, croire, savoir, constater, s’imaginer), avec surimpression possible de l’énonciateur du texte à celui du segment rapporté, ou des verbes mettant fortement en scène l’énonciateur et l’énonciation de l’intertexte (processus cognitifs : analyser, justifier, conclure : sentiments : craindre, regretter, se réjouir de,... ; descriptions de l’énonciation : s’écrier, s’exclamer,... ; et des fonctions communicatives comme : se plaindre, avouer, accuser,... ; etc. – voir M. Martins-Baltar, 1976).
- 45 2.2. La mise en texte de l’explication scientifique à charge des textes du corpus retenus peut donc osciller d’une vive actualisation de l’intertexte sous des formes du type : « M^r X assure que « le tremblement de terre... » à un quasi effacement de tout repérage « la faille coulissant se divise en deux », qui caractériserait une forme de savoir accumulé, à ce point sédimenté et admis qu’il vaut par lui-même et non par celui qui l’énonce ou qui l’a construit. À l’examen, les textes qui relèvent clairement de l’interépistémè encyclopédique sont ceux du *Monde* (dont 3 rédigés par la même journaliste, ce qui pourrait relever d’une écriture individuelle, sans pertinence pour la caractérisation d’un régime discursif) :
- ✓ dans Magnitude et intensité, présence de sources épistémiques (noms propres), avec évocation de textes ou plutôt de savoirs dans la définition de la magnitude aucun repérage dans la définition de l’intensité (§ 3)
 - ✓ dans Déjà au début du siècle... sources épistémiques représentées faiblement par passivations, acteurs génériques et texte « résumé » (§ 2) : « la faille avait été identifiée en 1893. Mais son importance et son étendue n’ont été appréciées... qu’à la suite... Ce séisme fut le premier à être étudié... Le rapport auquel il donna lieu, toujours considéré aujourd’hui comme une référence par les sismologues, fut le premier à démontrer la relation... » (suit un résumé).
 - ✓ dans Le glissement inexorable de l’ouest de la Californie une source, probablement énonciative : l’origine d’une dépêche annonçant le séisme (« Selon l’I.P.G. de Strasbourg »). Tout le texte est « encyclopédique » : aucune origine, si ce n’est un faible « on sait que » (3 col. du texte, § 2).
 - ✓ dans Un tremblement de terre annoncé dans ce texte plus long, l’intertexte tend à prendre un autre visage puisqu’il est fait mention d’origines épistémiques (« USGS » et « M. Ross Stein », géophysicien du

même USGS) Mais les relations entre sources et savoirs transmis sont faibles, à l'exception du premier paragraphe (opérateurs comme *annoncer*, *avertir*) et du dernier : « Autre révélation de M. Stein : où l'information (non accrochée à la source par un opérateur mais par deux points) tend à s'autonomiser à mesure qu'elle s'éloigne de la source épistémique.

- 46 Le même phénomène est sensible au niveau macro du texte où dans la description du système de failles de San Francisco (qui s'étend sur 3/4 de colonne), plus aucune actualisation d'une source épistémique n'est repérable. De même pour les explications de M. Stein (dont la valeur est discutée de façon circonstanciée) et qui occupent le centre du texte sans aucun raccord à l'origine à part un maigre « on peut penser que » (3^e col. du texte) jusqu'à ce qu'on bute sur le « Aucune révélation » du dernier paragraphe qui rétroactivement localise le savoir donné comme sans origine entre ces deux repérages lâches.

- 47 **2.3.** Les autres textes de cette série font davantage de place à un intertexte plus nettement caractérisé dans son hétérogénéité. Par exemple « San Andreas ou le déchaînement des forces souterraines » (*Le Figaro*, 19 octobre) met en jeu origines énonciatives fortement caractérisées et origines épistémiques, en nombre relativement dense :

✓ « “...” affirme Jonathan Berger, sismologue du... à La Jolla, au nord de... Il est encore impossible de prévoir »

(§ 1, citation, identification d'une source énonciative ; épistème raccrochée à la source par proximité),

✓ « Les premiers éléments d'information recueillis au laboratoire de sismologie de l'Université de Paris VI montrent que... »

(§ 2, source épistémique, non humain, relativement faible mais compensée par la localisation),

✓ « Ce tremblement de terre correspondrait... »

(attaque du § 3, l'apparition du non-certain dont on ne sait s'il faut l'attribuer à la source scientifique ou à l'auteur de l'article, réintroduit une profondeur énonciative dans le développement scientifique sans ancrage),

✓ « Les chercheurs s'attendaient donc... »

(§ 5) : source épistémique faible cette fois, commandant lâchement un segment épistémique d'une colonne et demie qui tend donc à reprendre son statut encyclopédique.

- 48 Met un terme à ce mouvement un nouvel ancrage épistémique fort « Les recherches menées par Kery Sieh, professeur à... sur un site... ont permis d'étudier... ces études... Fait exceptionnel, ces études ont permis de montrer également... d'après les résultats de Kerry Sieh... ». Ce dernier est relayé par une citation (« “...” précise Douglas D. Given du laboratoire... ») ; mais ensuite, comme précédemment, le texte reprend une allure encyclopédique, à l'exception de quelques ancrages faibles (« on commence à y voir plus clair. Les géophysiciens ont pu découvrir que... il semble maintenant acquis... »), qui quadrillent le texte, lequel se conclut sur un dernier repérage épistémique net « Les travaux de Bernard Minster, géophysicien français... ont permis d'estimer que... ».

- 49 De la même manière « Et pourtant elle tremble » (*Libération*, 19 octobre) avec son sous-titre très encyclopédique, commence avec des repérages épistémiques faibles (« On comprend pourquoi... les géologues avaient constaté que... maintenant on sait que... ») qui amorcent un premier développement d'allure épistémique. Première irruption de « parole fraîche » (pour reprendre l'intitulé du Colloque de Cerisy consacré à E. Goffman), une citation d'un spécialiste qui enchaîne sur un long paragraphe (col. 2) où se mêlent citation et savoir scientifique, visiblement représenté comme paraphrase

d'énoncé. Le développement explicatif suivant est plus nettement flottant : sans ancrages, il contient même deux citations (dont une longue) sans origine énonciative ; seule l'information finale, non présentée sous forme de citation (« on a fait une découverte essentielle, ajoute, X. Le Pichon : ... “...” il n'en a pas toujours été ainsi ») mais qui le devient un moment pour repasser au discours représenté, permet de lui assigner, là encore *a contrario*, une source. Il s'agit peut-être ici d'un cas particulier puisque la source énonciative/épistémique est unique et que le texte procède probablement d'une interview.

- 50 Présente des réalisations comparables l'intertexte d'autres articles comme « Un viaduc rigide... », « Le parasismique fait ses preuves » (*Libération*) avec alternance des citations, à densité scientifique et technique faible, suivies et paraphrasées de commentaires du journaliste. De même que « Les séismes pris de vitesse » (*Le Figaro*), où l'ampleur des séquences de contenu scientifique tend à minimiser le cadrage apporté par les ancrages épistémiques peu nombreux. Tranche vivement le texte de *Libération* (19 octobre) « La difficulté des prévisions », véritable débat à plus d'une voix, monté sur une polémique scientifique (« H. Tazieff a affirmé hier que “...”...; La méthode VAN, prétendent les trois scientifiques grecs, permet de croire “...”...; “...” ironise le professeur G. Perrier ; Les travaux du statisticien P. Bois montrent que...; Mais quand P. Bois projette... “...” s'écrie Tazieff ; Encore faut-il... précise B. Massinon du Laboratoire de... » ; etc.). Par la place qu'il fait à la citation, il se rapproche visiblement des interviews, mises en discours comme telles et qui constituent un autre secteur homogène du corpus « San Francisco » (2 dans *Le Figaro*, 2 dans *Libération*).
- 51 2.4. Si l'on considère la totalité du corpus, interviews comprises, on est amené à envisager que le régime discursif de l'explication dite encyclopédique a le choix entre deux stratégies de représentation de l'intertexte :
- 52 ● l'un centrée sur les énonciations, vives et présentes, sollicitées ad hoc auprès de spécialistes, actualité d'une parole en harmonie avec l'actualité de l'événement qu'elle commente et interprète. La parole sur l'événement fait événement à son tour ;
- 53 ● l'autre se montrant comme réactivant un savoir encyclopédique cristallisé, à l'identité énonciative peu marquée qu'il s'agit de revivifier. « Paroles gelées » (pour reprendre cette fois Rabelais) à faire renaître, discours « sérieux » parce que déjà passé dans le capital épistémique collectif, hors texte et hors voix, désormais sans origine.
- 54 Entre les deux, louvoyant, des textes qui tirent parti de cette double allure du régime discursif, masquant tantôt les raccords intertextuels, tantôt mettant en scène des énonciations autorisées.

3. Lisibilité vs intelligibilité

- 55 3.1. La fonction explicative prise en charge par ce sous-ensemble de textes du corpus « San Francisco » est donc fondée sur l'apport d'informations de référence, externes à la singularité de l'événement, lesquelles sont incorporées au texte journalistique qu'elles finissent souvent par constituer fondamentalement par collage, créateur de vifs contrastes, ou par amalgame de textes d'origines et de statuts hétérogènes. Mais cette mobilisation d'épistémè n'est pas en soi suffisante puisque ces explications doivent (devraient ?) être élucidables par les lecteurs. Nous nous attacherons donc aux

stratégies d'écriture destinées à assurer une lisibilité et une intelligibilité, interne, aux concepts, démarches, résultats, etc., scientifiques/techniques mis enjeu.

- 56 Ces stratégies d'élucidation porteront normalement :
- 57 ● sur la dimension textuelle : définition par extension, proche donc de la description, comme la suivante, caractérisant un type de séisme (*Le Monde*, 19 octobre, p. 13, col. 4 et 5) : « Le coulissage est bloqué... Les contraintes qui s'accumulent... arrivent à être insupportables... Il y a rupture. Le segment de faille se débloque brusquement et rattrape son retard... Ainsi, lors du grand tremblement de 1906... » ;
- 58 ● sur la dimension lexicale : au moyen de la reformulation, ou de la mise en équivalence explicite ou contextuelle de vocables. Celle-ci peut s'effectuer de manière « étroite » par rapport à un terme, en introduisant un jeu sémantique relativement prévisible par rapport au terme défini (hyperonymie, synonymie), ou de manière plus lâche et plus ouverte (figures comme la métaphore) – cf. Mortureux/Petit, 1989 : par exemple, « “anneau de feu” du Pacifique, la ceinture d'activité sismique qui entoure le grand océan... » (*Le Figaro*, 19 octobre, p. 10, col. 3). Plus que de ces phénomènes déjà reconnus, nous nous attacherons ici aux chaînages diaphoriques, conçus, *au fil des textes* (et non à partir, par exemple, des termes scientifiques) comme l'ensemble des reprises, multiples et successives, d'une même « notion » dans un texte.
- 59 3.2. Cette entrée syntagmatique traduit en fait une hypothèse que nous avons avancée à propos de l'analyse d'un discours de recherche (Beacco, 1988) : il paraît fondé d'avancer l'existence de régularités discursives aboutissant parfois à des automatismes locaux, proches d'un style formulaire comme celui qu'on retrouve dans une série du type (il s'agit d'énoncés en ouverture de paragraphe) :
- ✓ Dans le rituel funéraire... (p. 417)
 - ✓ Les pratiques funéraires reposent... (p. 423)
 - ✓ Le rituel funéraire de cette culture... (p. 424)
 - ✓ Le rituel funéraire... (p. 431)²
- 60 En revanche, une matrice discursive ferait aussi place à la subjectivité linguistique qui jouerait dans un espace réglé, disposant d'une sorte de liberté d'écriture. On opposerait de la sorte « rédaction » (compte rendu, procès-verbal, rapport) comme mise en texte d'un savoir élaboré antérieurement et disponible sous une forme non-textuelle ou non-langagière (quantitative par exemple), et « écriture » comme acte de production d'un texte dans lequel le savoir s'expose et se construit en même temps :
- Si l'on admet que l'écriture n'est pas ornementation, que le scripteur ne cherche pas à bien dire ou mieux dire par écarts et trouvailles multiples sur son texte, mais qu'il invente le langage, alors l'attente porte sur le signifiant, sur le travail du signifiant.*
(Peytard, 1982)
- 61 Cette définition du travail de l'« écriture » littéraire peut orienter, par homologie, la description de textes non-littéraires dans lesquels la connaissance (le signifié) n'est pas exposée mais travaillée.
- 62 Cette perspective du « jeu » et du « travail » dans la linéarité est présente plus qu'en germe dans le concept d'« éclairage » de J.-B. Grize, conçu comme ensemble des procédés discursifs qui conduisent l'auditeur/lecteur à inférer un jugement de valeur et des modifications de celui-ci :
- Éclairer un objet de discours, c'est modifier sa valeur. Comme les valeurs se présentent toujours sous la forme de couples d'opposés et que, entre une valeur positive et une valeur négative, il est conceptuellement possible de postuler une valeur zéro, trois situations sont*

possibles :

(1) Val ± --> Val ± Renversement

(2) Val 0 --> Val ± Idée de la première approximation

(3) Accroissement (Val ±) Renforcement.

(Grize, 1981)

- 63 Ces phénomènes d'altération interne, propres, semble-t-il, à des textes scientifiques primaires, seraient à mettre en parallèle avec la conservation d'information caractérisant les formes non résomptives de cohésion et les « paradigmes désignationnels » dans lesquels « à l'exclusion des syntagmes "qualificatifs" exprimant un jugement de valeur sur le thème », on se trouverait devant autant de reformulations équivalentes d'un terme scientifique, jeu sur « la variété des vocables qui ne gêne pas l'identification du référent » (Mortureux/Petit, 1989).
- 64 A l'inverse, seraient linguistiquement à l'oeuvre, dans certains textes de sciences humaines, des processus d'altération de signifiés posés qui procèdent non du raisonnement tel qu'il est ouvertement conduit à son terme mais d'élaborations cognitives non décrites qui se confondent avec l'acte d'écriture. De tels textes seraient alors dynamisés sur deux niveaux, celui de la trame méthodologique considérée comme fondatrice du savoir telle qu'elle se représente dans le texte et celui des potentialités du langage qui, investi par la réflexion, construit, de déplacement en nuances portées par les signifiants, à des conceptualisations non directement dérivées des indices.
- 65 On donnera comme exemple sommaire d'« écriture » la présence conjointe, dans un paragraphe³, de chaînages procédant par équivalence et qui donnent donc à voir des notions stabilisées comme :
- ✓ seigneur(s) : seigneur haut-justicier, tombeau de la famille seigneuriale, possesseurs de fiefs, le seigneur...
 - ✓ paysan(s) : foules (?), hiérarchies compagnardes, les paysans s'attaquent... les paysans détruisent..., on ..., on ..., les paysans l'ont interprétée comme...
- 66 et d'un travail syntagmatique sur une notion (le syntagme nominal qui coiffe et interprète les indices historiques cités ci-dessus), « la destruction des symboles » (par lesquels les pouvoirs que l'on veut faire disparaître se manifestent quotidiennement), qui est repris et réécrit, par :
- ✓ théâtre des hiérarchies compagnardes
 - ✓ met fin à la cascade de mépris (?)
 - ✓ la soumission de la communauté
 - ✓ girouettes, privilège des possesseurs de fiefs.
- 67 Fort de cette labilité, l'interprétation de « destruction des symboles » culmine, à l'attaque du paragraphe suivant, dans le syntagme (modalisation appréciative et adjectivation) :
- Cette tornade égalitaire...
- 68 point d'aboutissement du chaînage, tout autant que du travail historique.
- 69 **3.3.** On est conduit de la sorte à poser, à titre d'hypothèse, l'existence d'au moins trois types de chaînages diaphoriques (au niveau lexical) entrant dans la caractérisation des genres ou des régimes discursifs :
- 70 ● des chaînages orientés, actualisation d'un travail linguistique/cognitif conduisant, par altérations successives, qui n'excluent pas les sauts, de la formulation d'une notion à une autre (cf. notion brute : « destruction des symboles », notion interprétée : « tornade égalitaire »),

- 71 ● des chaînages stabilisés, ou au moins contrôlés, non travaillés, à faible oscillation interne, ou cycliques (de A à A en passant par tous les non-A qui délimitent A) dont on peut imaginer qu'ils apparaissent dans des textes à dimension didactique (appropriation des connaissances),
- 72 ● des chaînages aléatoires, à fortes oscillations et non polarisés, à l'oeuvre comme nous vous proposons de le démontrer, sur les textes « explicatifs » de notre corpus :

Chaînages :	Polarisation	Stabilité
orientés	+	-
contrôlés	- (linéaires) + (cycliques) ?	+
"aléatoires"	-	+/-

- 73 Cette distinction, à soumettre à l'épreuve des faits, serait transversale au champ des textes de divulgation qui sont aussi définissables par l'ampleur des oscillations autour des termes pivots, jeu dont il serait important de construire une description linguistique.
- 74 **3.4.** Dans le texte « San Francisco ou le déchaînement des forces souterraines » (*Le Figaro*, 19 octobre 1989), on peut, au niveau du lexique et des chaînages, observer des phénomènes très diversifiés. Il est facile d'observer :
- 75 ● l'équivalence stabilisée de *tremblement de terre* et de *séisme*, présente, semble-t-il, dans la totalité de ce corpus
- La Californie est le royaume des tremblements de terre... d'autres tremblements de terre..., entre les séismes... prévoir... les tremblements de terre... apparition des séismes...
(§ 1, Col. 1)
- 76 ● la présence de vocables, d'apparence technique, non glosés
- √ magnitude (§ 2, col. 1) ; phénomène distinct des « répliques »
(entre guillemets, pour définir « un double » du tremblement de terre ; § 5, col. 2) ;
√ (faille) Active, pas active ? Nul ne le sait (§ 11, col. 5) ; vaste territoire en expansion (§ 14, col. 6).
- 77 Leur nombre semble relativement limité, intuition peu formalisable en l'état actuel de l'analyse, mais ils constituent d'indéniables « blancs » dans la lisibilité.
- 78 ♦ Plus significatif, on notera que lors de leur première occurrence, des termes comme *faille*, *coulisser* (au voisinage d'*épicerie*) ne sont pas immédiatement élucidés (fin du § 2, 2^e col.), absence qui crée une zone textuelle de forte densité sémantique qui semble à son tour déclencher une explication : « ce tremblement de terre correspondrait » (amorce du § 3). Celle-ci est cependant confiée à un segment de texte d'allure historique, « le séisme de 1906 », destiné à rendre compte de *tardif*.
- 79 On se trouve alors devant un chaînage, distendu sur trois paragraphes et concernant plusieurs séismes :
- √ ...réajustement tardif
√ ...le mouvement n'avait néanmoins pas été complet
√ le segment sud était resté « silencieux »
√ le segment en retard n'a pas entièrement bougé
√ sa partie nord semble avoir paressé (col. 2),

- 80 particulièrement hétérogène dans les isotopies sémantiques retenues : « tardif – en retard – “paresseux” »; « mouvement non complet, n’a pas entièrement bougé »; « “silencieux” » (donné comme non pris en charge : guillemets). Il peut correspondre à une volonté de multiplier les angles d’attaque pour mettre en place l’explication.
- 81 Dans ce premier développement explicatif qui semble donc centré sur « réajustement tardif », « faille (meurtrière) » et « coulisser » ne sont donc pas pris en charge spécifiquement, en l’absence du concept de *plaque*. Ils sont simplement repris : « Les bords de la faille avaient coulisé » (§ 3) et « coulisser » peut alors être raccroché à des hyperonymes (*mouvement, bouger*). On pourrait s’attendre à ce que *faille* soit élucidé quand le texte aborde la seconde strate de l’explication (non plus conjoncturelle mais structurelle) signalée par un effet de bouclage (« royaume des tremblements de terre » 1^e § ; repris par : « Difficile, en Californie, de ne pas marcher sur une faille » (§ 6, 3^e col.). Or, dans ce nouveau développement *faille* n’est repris que très avant dans le texte par : « La Californie est cassée... par une longue rupture... la plus célèbre des failles avec ses lèvres jamais rassemblées » (métaphore greffée sur une métaphore) « la faille est relayée »... Elle ne reçoit d’explication pleine qu’en bout de chaînage (avant l’intertitre) dans une équivalence marquée linguistiquement :
- faille = d’autres systèmes de limites de plaques tectoniques
(§ 8, col. 4)
- 82 D’où un chaînage très stabilisé là où on pourrait s’attendre à des réécritures définitoires (col. 2 et 3) qui n’interviennent qu’en bout de course (fin du § 8) après un emballement imprévu au § 8 (*cassée, rupture, rassasiés, accumulation d’équivalences*), et comme accidentellement pour la définition terminale (on n’y parle plus de la faille de San Andreas). Le profil de ce chaînage syntagmatique ne semble pas traduire une démarche d’écriture contrôlée mais reflète comme des pulsions pédagogiques.
- 83 ♦ L’autre série, concernant *coulisser*, s’amorce comme nous l’avons relevé, rapidement dans le texte mais demeure stable jusqu’au paragraphe 6. Une définition en est alors donnée par contraste mais de manière tout à fait indirecte et métaphorique (« les plaques se “contentent” de coulisser », § 7, col. 3) en opposition avec la « subduction », définie elle de manière quasi canonique, « la plaque plonge sous les plaques... C’est le phénomène de subduction » (fin du § 6, col. 3). On a donc un chaînage :
- ✓ les deux bords de la meurtrière faille... ont coulisé (1^e occurrence, § 2, col. 2)
✓ les bords de la faille avaient coulisé (§ 3, col. 2)
✓ se « contenter » de coulisser
(non pris en charge par l’énonciateur, banal signe d’une explication risquée),
- 84 opposé de la sorte à *subduction/plonger* où il faut peut-être lire mouvement frontal vs latéral opposition jamais utilisé dans ce texte.
- 85 Intervient ensuite une série dense d’équivalents plutôt synonymiques en langue : « se déplacer », « glisser » (avec, « en sens opposé » : la carte de la faille), « mouvement de glissement » (§ 7, col. 3).
- 86 La chaîne se stabilise à nouveau comme si l’élucidation était considérée comme acquise par le lecteur : « née des tensions du coulissage » (§ 8, col.3), « la vitesse moyenne de coulissage » (§ 9, col. 4) « les 4, 5 mètres de coulissage » (§ 10, col. 4), « le coulissage de la faille n’a été que de... », anticipé par « se déplace vers... », (§ 12, col. 5), « le coulissage de la faille de San Andréas » (§ 14, col. 6).

- 87 On se trouve donc devant un chaînage trop stable sans doute (coulisser, coulissage) dont la charge explicative est très peu affirmée.
- 88 ♦ Des remarques du même ordre peuvent être avancées sur d'autres séries elles aussi très dispersées dans le texte. « Réajustement » est traduit en mouvement mais aussi en « forces », vocable qui n'émerge qu'au milieu du texte (§ 7, col. 3). Il est immédiatement glosé sur une isotopie apocalyptique (le scripteur se montrant peu regardant sur la quantification-cliché : « engendrent des forces terribles », « accumulent des énergies gigantesques aux endroits où les terres frottent », « coïncent »). Une reprise au § 8 (col. 2) par « tension », une autre dans « accumulés, sans se libérer » (§ 10, col. 4), avec répétition de *accumuler*, une dernière par « dissipation des mouvements » (terme non élucidé). Là encore, une chaîne explicative distendue linéairement, présentant elle aussi une fixation explicative, par accumulation (§ 7, col. 3) de notations (luxuriance frénétique...).
- 89 Cette volonté explicative qui se manifeste par bouffées sans répondre à une structuration programmée, ne change pas de forme même quand elle rencontre ses limites. Et l'accumulation de notations représente cette fois la complexité du monde et de la science :
- ✓ La situation en sous-sol est effroyablement compliquée. Les failles se suivent, s'emboîtent, se rejoignent, jouent les unes avec les autres (§ 11, col. 5)
 - ✓ la dissipation des mouvements ne se fait pas uniquement sur... mais également dans... et dans... Une situation très complexe (§ 13, col. 6)
- 90 Cette relative identité de moyens pour mettre en scène l'explication et l'inexplicable n'est pas de nature à accroître l'intelligibilité du texte. Considérés donc dans leur linéarité, ces chaînages diaphoriques qui ont en charge la dimension explicative, en dehors des mises en équivalences définitoires, très raréfiées, adoptent un cours aléatoire : condensations brusques, figements et stabilisations, elles tendent à se perdre ou à resurgir au détour d'un paragraphe. Les relations, volontiers métaphoriques et jouant sur la synonymie, instaurées entre les éléments d'une chaîne, semblent être d'une amplitude lexicale faible (ce qui les rapproche des textes didactiques) ou attendues (*forces terribles*) : elles sont surtout imprévisibles, comme si la multiplication des tentatives d'explication était un garant de leur efficacité.
- 91 Ces remarques sont bien courtes si l'on considère qu'elles portent sur un seul texte du corpus. Elles méritent donc, à plus d'un titre, discussion, tout comme nos descriptions de l'intertextualité. Mais au-delà d'une critique des concepts, de la méthodologie retenue, de la justesse ou de l'exhaustivité de la description, restera pour nous centrale l'hypothèse qu'on se trouve, dans ces textes de presse à orientation encyclopédique, devant des stratégies d'écriture **visant la lisibilité et non l'intelligibilité**.
- 92 Comme si l'élucidation au fil des mots, fragmentaire ou hors tempo, comme si les variations de l'intertextualité jouant de la pluralité des voix et non de celle des textes, suffisaient au lecteur pour progresser dans un texte qu'il ne sollicite pas, dans son projet de lecture, pour apprendre mais pas pour comprendre. Et qu'il se trouve avoir lu sans avoir peut-être vraiment compris, demeurant (comme il le souhaite ?) à la surface des choses. Savoir fugace, linguistiquement construit pour ne durer que l'espace d'un texte dont l'efficacité se dissipe nécessairement à l'analyse.

NOTES

1. C'est nous qui soulignons dans la citation.
 2. Lichardus, J. et Lichardus-Itten, M., eds (1985) : *La proto-histoire de l'Europe*, P.U.F., Paris.
 3. Boutier, J. (1979) : « Jacqueries en pays croquant. Les révoltes paysannes en Aquitaine (1789-1790) » dans *Annales*, 34-4, p. 761.
-

RÉSUMÉS

Dans le corpus considéré, deux paquets de textes se dégagent : ceux qui représentent l'événement et ceux qui en rendent compte en termes scientifiques. Dans ce second ensemble, l'intertextualité est structurée autour de deux pôles : présence d'une parole vive et mobilisation d'un savoir sans origine qu'on qualifiera pour cette raison d'encyclopédique. Les chaînages co-référentiels, eux, présentent un profil erratique en termes de conservation/ transformation des notions et laissent ainsi entrevoir que ces textes sont davantage tournés vers la lisibilité que vers la compréhension des connaissances convoquées.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE BEACCO

Université du Maine